



pa

**Rencontres
cinématographiques**

**Cinéma Spoutnik
Genève**

les

24 - 27.11.2016

palestine-fce.ch

tine

**Filmer
c'est exister**

Soirée d'ouverture en présence de tous nos invitéEs et de nos partenaires, le jeudi 24 novembre à 19h au Café Les Volontaires. Apéritif offert !

INFOS PRATIQUES

Prix unique des séances **CHF 10.-**
Abonnement 5 séances **CHF 40.-**

Les films sont présentés :

du 24 – 27.11, au cinéma Spoutnik
rue de la Coulouvrenière 11, Genève
(caisse ouverte 30 minutes avant)

le 28.11, au cinéma Oblò
rue de France 9, Lausanne

le 29.11, à l'IHEID
chemin Eugène-Rigot 2, Genève

Films en version originale, sous-titrés français.

« Le temps qu'il reste (2009) dresse le portrait de la vie quotidienne de ces Palestiniens qui sont restés sur leurs terres natales et ont été étiquetés d'« Arabes israéliens », vivant comme une minorité dans leur propre pays. Certains des faits décrits ont eu lieu en réalité dans un contexte de chaos et d'extrême violence. Je resterai à jamais marqué par certains souvenirs de cette époque. Mais je voulais que ce chaos apparaisse tel un ballet où la violence est suggérée par l'émotion et non exhibée. Tout le défi consistait à trouver une traduction cinématographique de cette violence qui soit dénuée de tout sensationnalisme. La cruauté de cette période était extrême. Il m'importait de l'évoquer, non de la dépeindre. »

Elia Suleiman

Palestine

filmer c'est exister

Les Rencontres cinématographiques Palestine: filmer c'est exister (PFC'E) ont été créées en 2012 avec l'idée de donner la place au regard, à la créativité, à l'humour, aux convictions et aux espoirs des cinéastes palestinienNEs. Cette année, PFC'E passe de 3 à 4 jours afin de renforcer les moments d'échanges entre les cinéastes invitéEs et le public.

Dans un contexte régional dominé par une actualité dramatique, la situation en Palestine est oubliée. Pourtant l'enracinement de l'occupation israélienne et l'extension des colonies pèsent chaque jour un peu plus lourd sur le futur des PalestinienNEs.

Mais malgré ou à cause de cela, force est de constater que la culture palestinienne est en plein essor et le cinéma y occupe une place importante. Les films, des plus anciens aux tout récents, nourrissent l'identité palestinienne et notre compréhension de la vitalité de leur résistance à l'intérieur de la culture.

Pour cette 5^{ème} édition, PFC'E est heureux de présenter 17 films et d'accueillir 7 cinéastes palestinienNEs.

PFC'E a choisi cette année de faire mieux connaître les cinéastes «Palestiniens de 48», citoyenNEs de la partie de la Palestine devenue l'Etat d'Israël en 1948. Dans le contexte politique actuel, ceux qui forment aujourd'hui la minorité palestinienne, que les Israéliens appellent «Arabes israéliens», sont perçus de plus en plus comme une menace pour la survie de l'Etat d'Israel. Cette peur se traduit par une montée inquiétante du racisme.

Dans leur travail cinématographique, comment les cinéastes citoyenNEs de l'Etat d'Israël composent-ils avec leur identité palestinienne et leur situation de minorité non juive? Comment vivent-ils leur statut de citoyens israéliens de plus en plus soumis à des lois discriminatoires? Quels liens tissent-ils avec leurs compatriotes de Cisjordanie, de Gaza et de la diaspora? Et cette question qui revient dans de nombreux films: comment leurs familles ont-elles vécu ce déchirement, tenter de rester ou devoir s'enfuir? Quatre d'entre eux, Mohammed Bakri, Ula Tabari, Alaa Ashkar et Nizar Hassan seront présents cette année.

Gaza toujours au coeur de PFC'E.

Cela fait 2 ans que PFC'E essaie d'inviter, en vain, des cinéastes de Gaza, empêchéEs d'en sortir par l'Etat d'Israël. Vu la force des films que nous avons reçus cette année, une soirée Gaza leur est consacrée. En juin 2016, le blocus de la bande de Gaza est entré dans sa 10^{ème} année, étouffant la population dans un isolement presque complet. Après deux attaques militaires majeures en 2008 et 2012, la situation à Gaza ne pouvait pas être pire, croyait-on. Mais l'été 2014, c'est «comme si l'enfer ouvrait ses portes», sous les bombardements certains perdent bien plus que leur maison, et d'autres s'écrient: «Nous n'avons pas le droit de transmettre cet esclavage à nos enfants!» (extraits des films de la soirée Gaza)

Pour aborder ces questions poignantes, nous comptons fermement sur la présence des trois jeunes cinéastes gazaouis, Mohammed Almughanni, Areej Abu Eid, Mahmoud Abu Ghalwa et du jeune producteur Amer Nasser.

Focus Mohammed Bakri

Depuis plus de trente ans, il incarne la Palestine au cinéma et au théâtre. Mohammed Bakri est l'un des rares artistes palestiniens israéliens reconnu en Israël. Il est le premier Palestinien à étudier le théâtre dans une université israélienne (Tel-Aviv).

Depuis 1983, il a joué dans de nombreux films avec des cinéastes européens comme Costa-Gravas avec qui il tourne son 1^{er} film *Hanna K.* ou avec Saverio Costanzo dans *Private* (2004), qui lui vaut le prix du Meilleur acteur à Locarno. Il travaille aussi avec des réalisateurs israéliens, dont Uri Barbash et Amos Gitai, et bien sûr avec des cinéastes palestiniens, comme Michel Khleifi avec qui il tourne *Le conte des trois diamants* (1996) et *Zindeeq* (2009), et Rashid Masharawi, pour *L'anniversaire de Leila* (2009) et *Haïfa* (1996).

« *La situation, ici, m'a malheureusement condamné à l'engagement politique dans mes choix professionnels.* » En 1998, Bakri réalise son premier film, *1948*, un documentaire sur la Nakba. C'est aussi en documentariste qu'il entend raconter le sort des réfugiés palestiniens du camp de Jénine, victimes en avril 2002, de l'incursion israélienne la plus meurtrière de la seconde Intifada. Le film qui en sort, *Jenin, Jenin*, porte la parole brute des habitants du camp. « *C'était mon choix.* » Cela lui vaudra la censure de son film, des procès, des insultes et une « interdiction professionnelle ». Il réalise alors deux autres films *Depuis que tu n'es plus là* (2005) et *Zahra* (2009). Il continue de se produire dans des théâtres palestiniens en Israël, avec *Al Moutashael*, son one-man-show créé en 1986.

La Berlinale 2010 décide d'honorer Mohammed Bakri du Prix de la Libre Parole.



Zahra زهرة

Zahra est la tante de Mohammed Bakri, une femme de 80 ans dont il nous raconte le destin, commun à bien des femmes de cette génération. Zahra a épousé son cousin Hassan. En 1948, son mari est mis en prison par les autorités israéliennes. Zahra fuit alors leur village d'Al Bana en Galilée, avec ses deux petits enfants, pour le Liban. Elle revient secrètement au village. Son mari est libéré, mais il meurt prématurément. Elle va donc se débrouiller pour élever seule ses dix enfants.

Au fur et à mesure que Zahra raconte, nous nous retrouvons face à l'établissement violent de l'Etat d'Israël, ainsi qu'à la transformation radicale de la société palestinienne, devenue minorité dans sa propre patrie.

Mohammed Bakri appartient à cette génération qui n'a aucun souvenir personnel de 1948 mais qui œuvre pour que chaque jeune vivant en Israël, juif ou palestinien, comprenne la souffrance des déplacés de la Nakba.

2009, Long-métrage,
Documentaire, 63 min

—
Réalisation
Mohammed Bakri
Production
Mohammed Bakri,
Carole Zabbar
Palestine

Di 27 novembre à 11h – En présence du réalisateur



After all I've been through
what will become of my life ?

Jenin, Jenin

جنين جنين

En avril 2002, l'armée israélienne lance l'opération *Remparts* et réoccupe toute la Cisjordanie. Le camp de réfugiés de Jénine est envahi et son accès totalement interdit aux journalistes et aux organisations humanitaires pendant plusieurs jours. Les Palestiniens et plusieurs ONG accusent Israël de crimes de guerre. Israël refuse l'accès à la mission d'enquête de l'ONU...

Mohammed Bakri décide d'entrer malgré tout dans le camp pour interroger les habitants. Il veut donner une voix à ceux qui ne peuvent pas parler aux médias.

Le film est censuré, Mohammed Bakri fait recours, il est accusé de diffamation par 5 soldats, trois ans plus tard la Cour suprême israélienne annulera l'interdiction de projection du film. « Ce n'est pas un film sur l'opération militaire. C'est un film sur des gens qui vivent dans un camp de réfugiés, qui ont traversé l'enfer, et qui en 5 min. ont perdu tout ce qu'ils avaient reconstruit en 45 ans. Je n'ai pas eu l'intention de faire un film objectif. S'il parle pour un côté, c'est pour de bonnes raisons ».

2002, Moyen-métrage,
Documentaire, 54 min

—
Réalisation
Mohammed Bakri
Production
Iyad Samoudi,
Mohammed Bakri

—
Prix du meilleur film au
Festival de Carthage (2002)
Prix international du
documentaire et reportage
méditerranéen (2003)

—
Lu 28 novembre à 20h:
En partenariat avec PFC'E,
le film sera projeté au
cinéma Oblò, à Lausanne.

Di 27 novembre à 13h – En présence du réalisateur



Depuis que tu n'es plus là

من يوم ما رحلت

Mohammed Bakri se rend sur la tombe de son ami et mentor, l'écrivain palestinien et membre de la Knesset Emil Habibi. Ensemble ils avaient rêvé d'une possible coexistence entre les peuples palestinien et israélien. Dans ce moment intime, il tente de lui résumer les changements aussi bien personnels que politiques qui se sont produits en Israël et en Palestine depuis sa mort.

Bakri revient sur les événements qui ont ébranlé ses convictions: le tumulte provoqué par son film *Jenin, Jenin* en 2002, l'implication de son neveu dans une attaque contre un bus israélien. « Les médias israéliens ont utilisé cet acte, que je réproue totalement, pour faire un amalgame entre le terrorisme et mon film. Ils ont sali mon nom et voulu détruire ma famille. Des députés israéliens ont pu dire à la Knesset que j'étais « un terroriste » sans que cela ne provoque de réactions ».

Riche en archives et extraits de films personnels, *Depuis que tu n'es plus là* est comme une lettre très personnelle à un ami éloigné.

2005, Moyen-métrage,
Documentaire, 58 min

—
Réalisation
Mohammed Bakri
Production
Avi Kleinberger, Ness Com
& Prod Ltd



Mohammed Bakri dans HAIFA, 1996



Je 24 novembre à 21h

Basil Khalil

Basil Khalil est né à Nazareth d'un père palestinien et d'une mère britannique. Après avoir suivi les cours du master en développement cinématographique de la Screen Academy à Edimbourg, Basil Khalil a travaillé sur de nombreuses productions TV à Londres. Puis il est le second assistant sur le long-métrage d'Elia Suleiman, *Intervention divine*. En 2011, il est nommé par Screen International « l'un des 10 réalisateurs arabes à suivre ».

Ave Maria est remarqué au Festival de Cannes en 2015, nommé pour l'Oscar 2016 du meilleur court-métrage et gagnera de très nombreux prix dans d'autres festivals internationaux. Basil Khalil prépare actuellement son premier long-métrage.

Ave Maria السلام عليك يا مريم

Désert rocailleux de la Cisjordanie : la routine d'une petite communauté de religieuses ayant fait vœu de silence est chamboulée par une famille de colons israéliens dont la voiture a percuté le mur du couvent. L'heure de Shabbat arrive et les colons égarés veulent impérativement rentrer chez eux. Les règles de Shabbat ne peuvent être transgressées et les nonnes ne veulent pas briser leur vœu de silence. Les colons et les religieuses vont devoir dépasser leurs interdits respectifs et trouver une solution peu « orthodoxe ».

« Ces situations exceptionnelles et absurdes ont toujours suscité mon intérêt, parce qu'elles recèlent des histoires profondément humaines et incroyables ».

2015, Court-métrage,
Fiction, 15 min

—

Réalisation

Basil Khalil

Scénario

Basil Khalil, Daniel Yanez

Interprétation

Maria Zreik, Huda Al

Imam, Shady Srou, Ruth

Farhi, Maria Koren

Production

Incognito Films

France, Palestine,

Allemagne

« Je ne suis ni arabo-syrienne, ni arabo-libanaise, ni irakienne, mes vraies origines sont arabo-palestiniennes. Dans les années 80', même le mot palestinien était interdit en Israël. »

Ula Tabari

Ula Tabari a commencé sa carrière en tant que comédienne puis comme assistante dans les premiers films d'Elia Suleiman, s'occupant du casting et jouant sous sa direction dans *Le Rêve arabe* et *Chronique d'une disparition*. Ula Tabari vit désormais entre Nazareth et Paris. Comme actrice, récemment, elle a joué dans *Héritage* de Hiam Abbass et dans la *Villa Touma* de Soha Arraf. Comme cinéaste, elle a réalisé une courte fiction, *Diaspora* (2009) et deux documentaires, *Jinga48* (2009) et *Enquête personnelle* (2002), où elle interroge le statut de ces PalestinienNEs, officiellement citoyenNEs de la partie de la Palestine devenue l'Etat d'Israël en 1948.

Se présente-t-elle comme cinéaste arabe israélienne ?
Ou palestinienne israélienne ?

«Aujourd'hui ça arrive souvent qu'on accepte de parler comme notre oppresseur, par ex. en employant le terme «arabe israélien». Moi bien sûr je suis arabe et j'en suis fière. Et je suis israélienne par passeport. Je suis dans un Etat qui est marqué par la loi juive et Israël c'est l'Etat des juifs. Mais moi je ne suis ni arabo-syrienne, ni arabo-libanaise, ni irakienne, mes vraies origines sont arabo-palestiniennes. Dans les années 80', même le mot palestinien était interdit en Israël».

Enquête personnelle

خلقنا وعلقنا

«Ils ont trouvé ici les falafels, ils ont mis leur drapeau dessus et ils disent que c'est à eux!»

Tous les enfants palestiniens hissent le drapeau israélien et chantent en arabe à la gloire d'Israël, le jour de l'Indépendance. Chaque année, ils préparent pour la fête des danses, du théâtre, des chansons, avec des drapeaux partout! «Personne ne disait rien. Mais le jour officiel de l'Indépendance quand toutes les familles et les amis sont censés aller pique-niquer quelque part ou aller à la plage, mon père était toujours malade et nous ne quittons jamais la maison».

Comment vivre en tant que Palestinien avec la carte d'identité de l'Etat juif israélien, tout en portant l'histoire, l'appartenance et les rêves palestiniens ? «Pour l'histoire juive, bien sûr, on peut revenir en arrière, et même des milliers d'années. Moi, par contre, je n'ai même pas le droit de demander l'histoire de mon grand-père, qui était là il y a 50 ans».

2002, Long-métrage,
Documentaire, 90 min

—
Réalisation

Ula Tabari

Scénario

Ula Tabari

Image

Pascale Granel

Production

Palestine, France,

Allemagne,

ADR Production & ZDF TV



« Paradoxalement ou non, je me suis davantage approché de ma propre identité palestinienne à l'étranger. »

Alaa Ashkar

Palestinien de Galilée, citoyen d'Israël, Alaa Ashkar a 34 ans. Il a fait des études de droit à Netanya dans le centre d'Israël. Il voit l'Intifada de loin. La Cisjordanie n'est pourtant qu'à 40 km ... Après avoir étudié à Sciences-Po en France où il vit toujours et beaucoup voyagé dans le monde *«histoire de trouver la paix de l'esprit, loin des pressions de la société israélienne»*, il se pose des questions sur son identité. Son éducation à l'école israélo-arabe, la politique de peur instillée par l'Etat d'Israël au sein de sa population, les pressions de la société israélienne, ont façonné sa vision des Territoires occupés, lui ont appris à se défier des Palestiniens de Cisjordanie.

Il décide d'aller voir par lui-même. *«J'y ai ressenti d'intenses émotions, découvrant des situations totalement absurdes, de magnifiques paysages brisés par les plans «d'urbanisme israélien»... toujours en confrontant mon imaginaire à la réalité du présent»*. Il choisit le cinéma pour exprimer cette expérience. *Route 60* est son premier film.

Route 60

شارع ٦٠



Un itinéraire au-delà des frontières, un périple poétique dans la vie quotidienne des Palestiniens en Cisjordanie, à la rencontre de rêves et de passions, d'espoir et de désespoir. *«Pour la première fois de ma vie de Palestinien citoyen d'Israël, je suis parti pour vivre l'expérience de l'occupation, bien loin des clichés que j'en avais, à la rencontre de cette part de mon identité qui, tout au long de ma jeunesse, fut dénaturée»*.

Pour cela, il nous conduit sur la Route 60 qui traverse du nord au sud la Cisjordanie et nous fait partager ses rencontres. Aux Palestiniens d'Hébron, de Bethléem, de Ramallah, de la vallée du Jourdain ou du camp de réfugiés de Balata à Naplouse, il leur demande quels sont leurs rêves, leurs ambitions et pose cette simple question: *«Pour toi, l'occupation c'est quoi?»*

2013, Long-métrage,
Documentaire, 74 min

—
Réalisation
Alaa Ashkar
Production, distribution
Freebird Films, France,
Palestine, avec finance-
ment participatif

Nizar Hassan

Nizar Hassan est né en 1960 à Nazareth. Autodidacte, il est auteur, réalisateur et producteur de nombreux documentaires primés dans plusieurs festivals. En 2008, Nizar Hassan, alors seul maître de conférence palestinien israélien à l'école de cinéma du Sapir College, est licencié pour avoir averti un étudiant venu à son cours en uniforme militaire et armé qu'il ne pourrait plus assister aux cours ainsi vêtu. Cet incident a soulevé de nombreuses questions sur la liberté académique en Israël, la vénération de l'armée et le lien quasi incestueux entre l'armée et les universités israéliennes.

En tant que cinéaste, Nizar Hassan place ses propres questionnements au centre de ses films, questions que tant les Israéliens que les Palestiniens israéliens devraient se poser pour comprendre le conflit dans lequel ils sont partie prenante. Ainsi dans son 1^{er} film *Indépendance* (1994), Hassan interroge des « Palestiniens de 48 » sur ce que signifie pour eux la fête de l'Indépendance israélienne. Question qui met les gens dans l'embarras: « *S'il te plaît, épargne moi cette question* », « *Des enseignants ont été licenciés pour refus de coopérer, on était humiliés mais on se tenait tranquilles* ». Les jeunes réagissent autrement: « *Ce jour-là je vais lever un drapeau noir.* » Entre 1994 et 2008, Nizar Hassan réalise 9 documentaires dont *Challenge* (2001) et *Invasion* (2002) qui encore une fois n'hésitent pas à poser des questions qui dérangent.

Challenge تحدي



Un festival à Gaza propose à des cinéastes palestiniens de faire un film sur l'Intifada à partir de l'image de l'événement tragique qui a fait le tour du monde: l'assassinat du petit Mohammad Al-Durra. Le réalisateur Nizar Hassan à Nazareth et son collègue cinéaste Raed Andoni à Bethléhem tentent de se retrouver à Ramallah. Leur projet se heurte aux obstacles devenus depuis si « habituels » pour les Palestiniens qui ont des cartes d'identité de couleur différentes: routes de contournement très longues, routes fermées, couvre-feu, checkpoints israéliens infranchissables pour le Palestinien de Cisjordanie, ... L'impossibilité de travailler devient le sujet même du film, en même temps qu'une réflexion critique sur l'image et l'identité palestinienne. « - Comment vous nous enverrez le film à Gaza ? - T'en fais pas, on trouvera des copains étrangers ».

2001, Court-métrage,
Documentaire, 21 min
—
Réalisation
Nizar Hassan
Scénario
Nizar Hassan
Avec
Nizar Hassan,
Raed Andoni
Production
Dar Films Productions-
Ramallah, Mashad
Productions-Nazareth

Sa 26 novembre à 18h – En présence du réalisateur

Invasion

اجتياح

On est dans l'obscurité d'un studio de cinéma où le réalisateur, présent, propose à un soldat israélien de visionner avec lui les images de l'attaque israélienne d'avril 2002 du camp de réfugiés de Jénine alors qu'il était conducteur d'un des bulldozers engagé dans cette destruction. «Ça vous rappelle quelque chose?»

Puis on se déplace dans Jénine, des habitants témoignent de ce qu'ils ont subi, ce qu'ils ont vu. Avec le déroulement des images, le soldat spectateur passe de remarques banales «*Tout s'est effondré sur cet homme?*» à des phrases qui trahissent de plus en plus son trouble: «*Il y a eu des horreurs mais moi j'en ai commises aucune. Fallait bien que quelqu'un fasse le travail...*» «*Je ne sais pas ce que j'ai le droit de dire...*» Comprend-il qu'il a participé à un massacre? Le cinéaste donne la parole à l'ennemi. Troublant.

2002, Long-métrage,
Documentaire, 60 min

—
Réalisation
Nizar Hassan
Production
Palestine, Suède



« Ça vous rappelle
quelque chose ? »

Hany Abu Assad

Né en 1961 en Galilée, Hany Abu Assad, effectue un séjour de plusieurs années au Pays-Bas durant lesquelles il obtient un diplôme d'ingénieur en aéronautique, tout en réalisant des documentaires pour la TV anglaise. Dans les années 90, il rentre en Galilée et signe son premier long-métrage *Le mariage de Rana, un jour ordinaire à Jérusalem* (2001), suivi de *Ford Transit* (2003). Confronté à la violence d'une jeunesse privée de son avenir par l'occupation et qui voit dans la mort la seule issue, Hany Abu Assad se confronte à ce problème. Il tourne *Paradise Now* (2005), violent réquisitoire contre l'embrigadement de deux jeunes kamikazes, et *Omar* qui retrace la spirale infernale « *j'arrête la torture si tu collabores* » à laquelle les services secrets israéliens soumettent les prisonniers palestiniens.

Cinéaste ou activiste? Hany Abu Assad est souvent amené à répondre à cette question: « *C'est la même chose. Tout d'abord je suis un raconteur d'histoires. Après, quand on raconte des histoires, on choisit celles qui nous touchent et nous posent des questions. Et pas seulement des histoires palestiniennes, mais toutes sortes d'histoires. J'insiste sur ce fait, mon intérêt principal, c'est l'être humain. Je suis d'abord un cinéaste. Mais cinéaste et activiste ne peuvent pas être séparés: mes films créent de l'espoir dans le but de continuer notre lutte* ». En 2015, il réalise une autre histoire qui touche à l'espoir: *The Idol*.



The Idol

يا طير الطائر

The Idol c'est l'incroyable histoire de ce gamin, Mohammed, qui rêve de chanter à l'Opéra du Caire et que le monde entier entende sa voix. Il voit une chance de devenir l'idole du monde arabe s'il se présente à la sélection de l'émission très populaire dans la région, « *Arab Idol 2013* ». Mais entre son camp de réfugiés de la bande de Gaza et Le Caire, il va devoir braver le blocus israélien. Puis la responsabilité de devenir l'espoir de tout un peuple.

Dans la vraie histoire qui a inspiré ce film, après sa victoire, Mohammed Assaf sera nommé par l'agence de l'ONU pour les réfugiés palestiniens (UNWRA) premier ambassadeur de bonne volonté de la jeunesse dans la région.

Dans la rue, à Jérusalem, le soir de la victoire: « *Mohammed Assaf, c'est une fierté pour tous les Palestiniens! Il vient d'un endroit où les conditions de vie sont si difficiles, il est un modèle pour tous les jeunes ici qui veulent évoluer, montrer qu'ils existent. On chante pour la paix, pour notre terre, on chante pour nous!* »

2015, Long-métrage,
Fiction, 100 min

—
Réalisation

Hany Abu Assad

Scénario

Hany Abu Assad,

Sameh Zoabi

Interprétation

Qais Atallah, Hiba

Atallah, Ahmed Qassim,

Abdelkarim Abu Baraka,

Tawfeek Barhom, Ashraf

Barhoum, Ali Suliman,

Nadine Labaki

Production

GB, Hollande, Palestine,

Qatar, EAU

—

Asia Pacific Screen

Awards 2015, UNESCO

Award



Hind Shoufani

Hind Shoufani est écrivaine et cinéaste. Elle a publié plusieurs livres de poésie et des anthologies. En cinéma, elle a obtenu un master en réalisation à l'Université de New York. Palestinienne, elle a vécu dans tout le Moyen-Orient. *Trip along exodus* (2014) est son premier long-métrage documentaire, dans lequel elle réunit tous les médias utilisés pour le documentaire de création : archives, photos de famille et films 8 mm, anciennes photos, dessins animés, animation, interviews du monde entier, qui constituent des poèmes visuels organisés comme les chapitres d'un livre. Actuellement, elle travaille sur un film documentaire qui explore les thèmes de la sensualité, de la politique et de la religion en parcourant la vie et les écrits de six femmes poètes, entre Beyrouth et Dubaï.

Trip Along Exodus رحلة في الرحيل

Le film revient sur 70 ans de politique palestinienne à travers la vie du Dr Elias Shoufani, l'un des leaders de l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP), universitaire, auteur de 25 livres et intellectuel de gauche. Au sein du Fatah, il fut pendant 20 ans un des principaux critiques de Yasser Arafat. Il est aussi le père de Hind Shoufani, la réalisatrice.

« Pendant mon enfance entre Beyrouth, Damas et Amman, je ne savais presque rien de ce qui occupait si intensivement mon mystérieux père. On avait des gardes du corps, des armes à la maison et dans la voiture, on nous escortait partout... au lieu d'avoir une vie familiale et sociale normale. Le travail de mon père a causé une peine immense à tous ceux qui l'aimaient, et je voulais comprendre qu'est ce qui pousse des révolutionnaires à faire un tel sacrifice ».

2014, Long-métrage,
Documentaire, 120 min

— Réalisation

Hind Shoufani

Scénario

Hind Shoufani

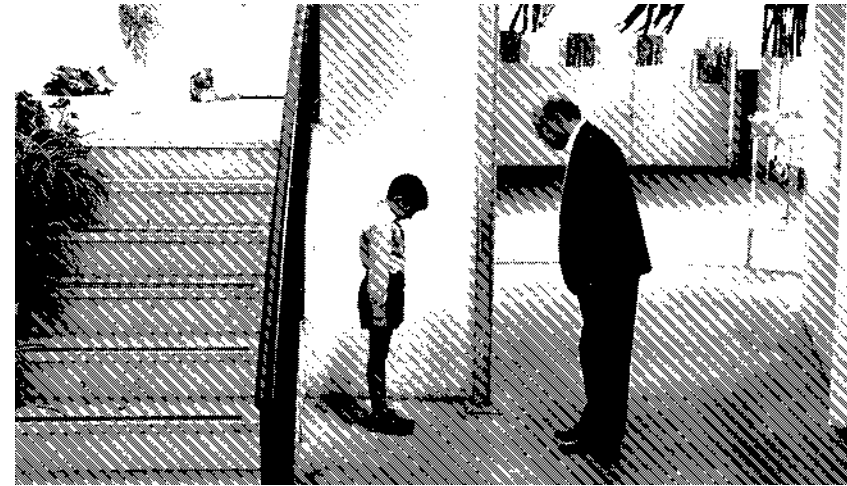
Production

Liban, Syrie, Palestine,
USA, EAU

JE 24 NOVEMBRE		
19h	Soirée d'ouverture en présence de tous nos invitéEs et de nos partenaires	
21h	AVE MARIA de Basil KHALIL, fiction	P. 11
	ZAHRA de Mohammed BAKRI, docu suivi d'une discussion avec le réalisateur	P. 5
VE 25 NOVEMBRE		
19h	ENQUÊTE PERSONNELLE de Ula TABARI, docu suivi d'une discussion avec la réalisatrice	P. 13
21h	REGARD D'AILLEURS SPEED SISTERS de Amber FARES, docu	P. 37
SA 26 NOVEMBRE		
11h30	DÉBAT LES CINÉASTES PALESTINIEN-NE-S D'ISRAËL : QUELS FILMS ? POUR QUI ? avec Ula Tabari et Alaa Ashkar	P. 44
13h30	REGARD SUISSE AL QUDS – THE WORKSHOP de Raff FLURI, docu suivi d'une discussion avec le réalisateur	P. 39
16h	ROUTE 60 de Alaa ASHKAR, docu suivi d'une discussion avec le réalisateur	P. 15
18h	CHALLENGE de Nizar HASSAN, docu	P. 17
	INVASION de Nizar HASSAN, docu suivis d'une discussion avec le réalisateur	P. 18
20h	SOIRÉE GAZA A VERY HOT SUMMER de Areej ABU EID, docu	P. 31
	SHUJAYYA de Mohammed ALMUGHANNI, docu	P. 33

20h	BATEAU DE PAPIER de Mahmoud ABU GHALWA, docu suivis d'une discussion avec les 3 cinéastes et le producteur Amer Nasser, de Gaza.	P. 35
22h	THE IDOL de Hany ABU ASSAD, fiction	P. 21
DI 27 NOVEMBRE		
11h	FOCUS MOHAMMED BAKRI JENIN, JENIN de Mohammed BAKRI, docu	P. 4 P. 6
Brunch oriental au café Les Volontaires		
13h	DEPUIS QUE TU N'ES PLUS LÀ de Mohammed BAKRI, docu suivi d'une discussion avec le réalisateur	P. 7
15h	TRIP ALONG EXODUS de Hind SHOUFANI, docu	P. 23
17h30	TABLE RONDE L'APPEL DES PALESTINIENS AU BOYCOTT : QUELLE(S) RÉPONSE(S) DONNENT LES CINÉASTES ? en présence de tous nos invitéEs	P. 42
19h30	LE TEMPS QU'IL RESTE de Elia SULEIMAN, fiction	P. 27
LU 28 NOVEMBRE Au Cinéma Oblò à Lausanne – en partenariat avec PFC'E		
20h	JENIN, JENIN de Mohammed BAKRI, docu suivi d'une discussion avec le réalisateur	P. 6
MA 29 NOVEMBRE JOURNÉE INTERNATIONALE DE SOLIDARITÉ AVEC LE PEUPLE PALESTINIEN À l'IHEID – en partenariat avec PFC'E		
18h30	3000 NUITS de Mai MASRI, fiction suivi d'un débat sur « Les prisonnières palestiniennes en Israël » avec la réalisatrice (par skype) et 2 invitées.	P. 41

« Nous produisons nos propres souvenirs donc je ne suis pas sûr de la vérité. Je n'ai pas particulièrement bonne mémoire. L'histoire est souvent écrite par les vainqueurs. J'ai voulu contrer cet aspect. »



Elia Suleiman

Elia Suleiman est un réalisateur et scénariste palestinien. Né à Nazareth en 1960, il part à New York en 1982 et y réalise deux courts-métrages primés par la critique américaine, *Introduction à la fin d'un argument* (1992) et *Hommage par assassinat* (1993). En 1994, il décide de retourner en Palestine et s'installe à Jérusalem. Il enseigne le cinéma à l'Université de Bir Zeit où il crée le département Cinéma et Média. Il se fait connaître avec son premier long-métrage, *Chronique d'une disparition*, récompensé du Prix du meilleur film à la Mostra de Venise en 1996. Son deuxième long-métrage, *Intervention divine* (2002) obtient le Prix du Jury et de la Critique internationale à Cannes, ainsi que le Prix du cinéma européen à Rome. *Le temps qu'il reste*, présenté cette année à PFC'E, est son dernier long-métrage réalisé en 2009.

Le cinéma d'Elia Suleiman est auto-fictionnel et métaphorique, traitant des thèmes de l'histoire palestinienne avec humour et un certain décalage. Dans ses films, il apparaît souvent comme observateur silencieux et impassible.

Le Temps qu'il reste الزمن الباقي

Nazareth, 1948, l'armée israélienne est victorieuse. Le maire de la ville signe un accord de reddition. Certains habitants fuient le pays. D'autres organisent la résistance.

Le temps qu'il reste est un film en partie autobiographique, construit en quatre épisodes marquants de la vie d'une famille, la famille d'Elia Suleiman, de 1948 au temps récent.

« Ce film est inspiré des carnets personnels de mon père et commence lorsque celui-ci était un combattant résistant en 1948, et aussi des lettres de ma mère aux membres de sa famille qui furent forcés de quitter le pays. Mêlant mes souvenirs intimes d'eux et avec eux, le film dresse le portrait de la vie quotidienne de ces Palestiniens qui sont restés sur leurs terres natales et ont été étiquetés d'« Arabes israéliens », vivant comme une minorité dans leur propre pays. »

2009, Long-métrage,
Fiction, 109 min

—
Réalisation
Elia Suleiman
Scénario
Elia Suleiman
Interprétation
**Elia Suleiman, Saleh Bakri,
Samar Qudha Tanus,
Shafika Bajjali**
Production
France, Palestine



Le temps qu'il reste, Elia Suleiman 2009

« Quand je tourne un film,
je me sens vivante ! »

Areej Abu Eid

Areej Abu Eid a 27 ans, elle vit dans le camp de réfugiés de Nuseirat dans la bande de Gaza. Elle a obtenu un bachelors en communication – TV&radio à l'Université d'Al-Aqsa à Gaza.

Dans le cadre de Shashat Women Cinema – qui encourage la création et la production cinématographiques de jeunes cinéastes palestiniennes en Cisjordanie et à Gaza – Areej Abu Eid a réalisé trois courts-métrages : *Kamkamah* (2011), *Separation* (2012), *Mansher Ghaselo* (2013) avec lesquels elle a pu se rendre au NUFF (Nordic Youth Film Festival) en Norvège et au Festival de Films de Toronto en 2013.

PFC'E espère vivement qu'elle pourra franchir aussi tous les obstacles qui séparent Gaza de Genève.

A Very Hot Summer

صيف حار جدا

Gaza, été 2014. C'est Ramadan, l'été est très chaud, sans électricité, sans ventilateur. « Nous pensions que ce serait comme la 1^{ère} et la 2^{ème} guerres mais non, celle-ci est différente. C'est la folie nuits et jours. On essaie de dormir par-ci par-là, quand les bombardements s'arrêtent. La chaleur est vraiment insupportable, comme si l'enfer avait ouvert ses portes, le ciel est rouge cramoisi toute la nuit comme s'il y avait des feux d'artifices, comme dans un film d'horreur. Et nous sommes dedans ». Explosion. Elle reconnaît les mains de sa soeur sur la civière de l'ambulance.

2016, Court-métrage,
Documentaire, 17 min

Réalisation

Areej Abu Eid

Scénario

Areej Abu Eid

Image

Motaz Alaaraj

Montage

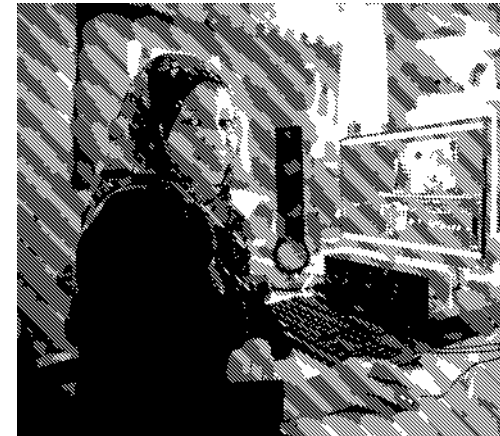
Mahmoud Abu Ghalwa

Production

Shashat Women Cinema,

Alia Arasoughly, Palestine

Cfd-Feminist peace
organisation, Suisse





Mohammed Almughanni

Mohammed Almughanni étudie actuellement à la prestigieuse Ecole Nationale de cinéma de Lodz en Pologne. Il est né et a passé les premiers 18 ans de sa vie dans la bande de Gaza. Il a été témoin de temps très durs pendant les guerres et bombardements israéliens, qui lui ont donné envie d'étudier le cinéma pour faire des films sur le conflit israélo-palestinien.

A Lodz, il réalise des courts-métrages documentaires et fiction dans le cadre de ses études. Deux documentaires : *Shujayya* (2015) nominé 8 fois dans des festivals, que nous verrons lors de la « soirée Gaza » et *Trois frères* (2016). Puis *Farkha* (2016), une fiction dans laquelle trois colons israéliens volent l'âne d'Abu Hussein, un paysan palestinien. Un d'entre eux est pris en otage, tant que l'âne ne sera pas de retour.

Se 26 novembre à 20h
En présence du réalisateur
Première suisse



Shujayya

شجاعية

A Shujayya, quartier de Gaza violemment bombardé en 2014, la vie d'une famille heureuse et unie est complètement bouleversée. Les bombes brisent les maisons, les corps et les familles...

—
Prix du Meilleur documentaire au Festival de films
« Résistance » à Téhéran (2016)
Grand prix du Festival de l'Ecole Nationale du cinéma
de Lodz

2015, Court-métrage,
Documentaire, 21 min

—
Réalisation
Mohammed Almughanni
Production
École Nationale de
cinéma de Lodz, Pologne,
Palestine

Mahmoud Abu Ghalwa

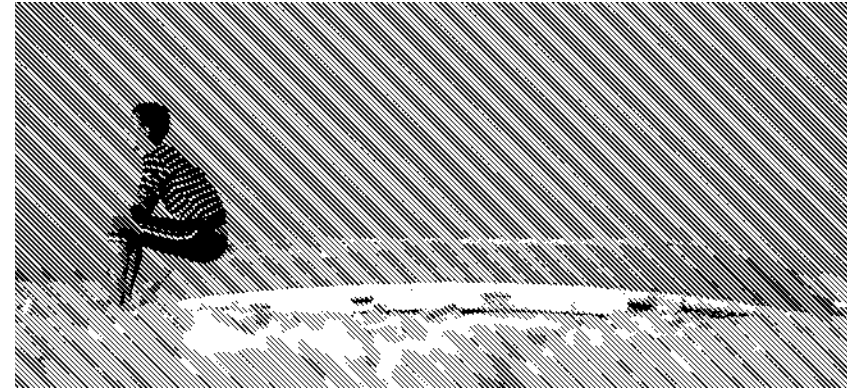
Jeune réalisateur palestinien né en 1987 dans la bande de Gaza, Mahmoud Abu Ghalwa a déjà une grande expérience dans le domaine de l'image: photographe, scénariste, monteur, producteur, réalisateur de films indépendants (fictions et documentaires), et d'émissions éducatives pour des TV locales ou ONG internationales. Il travaille comme assistant réalisateur et monteur sur *Sara 2014* de Khalil Al-Mozayin (1^{er} prix au festival Al Krama à Amman). Il est le directeur technique du Red Carpet Human Rights film festival organisé à Gaza peu après la guerre en 2014. Depuis 2015, Mahmoud Abu Ghawa produit et réalise pour la TV satellite de l'UNRWA (agence de l'ONU pour l'aide aux réfugiés palestiniens) des films éducatifs en cas d'urgences humanitaires.

«Le cinéma est le langage des gens, trop rare à Gaza. Nous ne vivons pas seulement une lutte politique et existentielle avec Israël, nous vivons aussi des conflits intérieurs et psychologiques. Ces conflits sont propres à tous les comportements humains. Alors je crois que nous avons besoin de faire des films sur les pensées et préoccupations des gens.»

Amer Nasser

Amer Nasser a 26 ans, il est né et vit à Gaza. Il a fait des études commerciales mais il se passionne pour la production de films. L'aventure cinématographique commence en 2010 avec ses deux frères Arab et Tarzan Nasser –il est assistant de réalisation de *Condom Lead*, un court-métrage remarqué au Festival de Cannes en 2013– et avec Khalil Al-Mozayin.

Il se fait connaître comme producteur de documentaires et films de fiction sur la réalité des réfugiés palestiniens et sur la situation sociale et économique de la bande de Gaza. Il produit la fiction de Khalil Al-Mozayin *Sara 2014* et en 2016, *Bateau de papier* réalisé par Mahmoud Abu Ghalwa. Actuellement, il travaille aussi pour la TV de l'UNRWA.



Bateau de papier قارب ورق

«Si nous choisissons d'endurer cet esclavage nous-mêmes, nous n'avons pas le droit de le transmettre à nos enfants.»

Alors qu'à Gaza les gens vivent dans la contrainte quotidienne de trouver de la nourriture et un peu de sécurité, un homme a la tête prise par une autre préoccupation vitale: il ne veut pas avoir d'enfant par crainte que cet enfant endure la même situation que tous vivent depuis trop longtemps ici. Sa femme, au contraire, émue, passionnée, se réjouit d'être mère, sûre que cet enfant va colorer sa vie poussiéreuse.

La radio annonce à nouveau les bombardements israéliens. Le jeune couple se terre dans leur maison sans fenêtre. L'homme ne peut plus cacher sa peur à l'idée de la naissance de l'enfant. Que peut-il faire pour échapper à cette amère réalité?

2015, Court-métrage,
Documentaire, 15 min

—
Réalisation
Mahmoud Abu Ghalwa
Production
Amer Nasser, Palestine

—
Prix du meilleur court-
métrage au Festival
Palest' IN & OUT 2016,
Paris

« Souvent la situation en Palestine semble sans espoir, mais à travers les yeux des Speed sisters j'ai découvert la magie de la Palestine. Et j'ai voulu que le public expérimente cela aussi. »

Amber Fares

Amber Fares est une réalisatrice canadienne avec des racines libanaises. Son 1^{er} court-métrage, *Ghetto Town* (2009), a été montré dans de nombreux festivals autour du monde.

Mais les lendemains du « 11 septembre » sont durs : *« Nous avons passé de citoyens à suspects. J'ai senti que j'avais besoin de mieux comprendre mon héritage arabe pour donner un sens à ce qui se passait. »* Elle abandonne alors sa carrière dans le marketing pour partir au Moyen-Orient, un voyage qui la conduira ensuite en Palestine. Elle y tourne *Speed sisters*, son 1^{er} long-métrage documentaire.

Forte de son expérience, Amber Fares a co-fondé SocDoc Studios pour produire des films qui explorent les sujets sociaux.

Speed Sisters أخوات السرعة

Cinq femmes palestiniennes, cinq pilotes de course automobile, comment est-ce possible en Palestine ! Un rêve surprenant dans un contexte pour le moins inédit.

Les Speed Sisters sont la première équipe de course automobile entièrement féminine, au Moyen-Orient. Elles défraient la chronique sur des pistes de course improvisées entre checkpoints, blocs de béton, et terrain d'entraînement militaire. Les courses offrent une pause bienvenue dans les pressions et incertitudes de l'occupation militaire israélienne.

Ces cinq femmes se sont vite frayé un chemin dans un monde sans concession, dominé par les hommes. Tissant des liens entre elles, aussi bien sur les pistes qu'en dehors, chacune naviguant entre amour, religion et pressions familiales, les Speed Sisters nous emportent dans un surprenant voyage au volant de leur voiture si bichonnée, entre Ramallah et Jénine, entre la famille aisée de Betty et la famille modeste de Marah, qui a tant sacrifié pour la soutenir.



2015, Long-métrage,
Documentaire, 80 min

—

Réalisation

Amber Fares

Avec

**Marah, Betty, Mona, Noor,
Maysoon**

Production

**USA, Palestine, GB,
Danemark, Qatar, Canada**

« Ça m'a tellement frappé quand Ramzi, cinéaste et projectionniste, a dit que pour lui la distance entre Ramallah et Gaza était la même qu'entre Ramallah et la Suisse! »

Raff Fluri

Né à Berne, Raff Fluri vit et travaille aujourd'hui à Berthoud. Après avoir achevé des études d'économie d'entreprise à l'Université de Berne, il a repris la direction du cinéma de Berthoud, a organisé plusieurs festivals en plein air de cinéma et de musique. Il est responsable de la formation suisse des projectionnistes sur mandat de ProCinema / FOCAL. C'est à ce titre que la DDC lui propose en 2012 de former des projectionnistes palestiniens. De cette expérience sort en 2015 son documentaire *Al Quds-The Workshop*.

En tant que cinéaste indépendant, Raff Fluri documente des événements locaux comme dans la trilogie *Burgdorf damals* (2006-2014) et *Eine Nacht in Dürrenmatts Tunnel* (2013). Il s'intéresse au réalisateur scénariste suisse très connu, Franz Schnyder, né en 1910 à Berthoud: il est un des initiateurs du Festival Franz Schnyder (dès 2010) et vient d'achever la restauration « d'un pur trésor d'archives » selon le NIF (Festival international de Neuchâtel), le film muet *Le coeur froid*, de Karl Ulrich Schnabel, avec Franz Schnyder dans l'un de ses uniques rôles devant la caméra. Il a une passion: accompagner les films muets au piano.



Al Quds – The Workshop

Dans les années 80, presque tous les cinémas ont fermé leurs portes en Palestine. Ce n'est que près de 30 ans plus tard que certains ont rouvert.

En 2012, le projectionniste suisse Raff Fluri a l'occasion de donner un cours de projection 35 mm au Centre culturel de Yabous à Jérusalem. Il n'a que très peu de temps pour transmettre le plus de connaissances possibles. Il propose une petite caméra aux participants qui filment le cours pour le visionner ensuite. Petit à petit, l'atelier va au-delà de la simple formation et devient pour les participants un voyage de découverte dans leur propre pays. Venus des 4 coins de Cisjordanie et de Gaza, certains sont pour la première fois à Jérusalem. Il se trouve que la caméra les accompagne également pendant leur temps libre...

« Ce film est évidemment subjectif. Même si des avis sont sujet à controverse, il y a toujours quelque chose de vrai. Les habitants de ce pays sont entourés d'infos et de rumeurs. Ça m'a tellement frappé quand Ramzi, cinéaste et projectionniste, a dit que pour lui la distance entre Ramallah et Gaza était la même qu'entre Ramallah et la Suisse! »

2015, Long-métrage,
Documentaire, 102 min

Réalisation
Raff Fluri
Production
Suisse

Nominé pour le Berner
Filmpreis 2015

« La prison est la métaphore de la situation du peuple palestinien et des femmes en particulier. Je vis avec cette histoire depuis si longtemps que j'ai l'impression d'avoir été emprisonnée avec ces femmes, que j'ai vu les mêmes murs et entendu les mêmes sons ».

Mai Masri

Née en 1959 à Amman d'un père palestinien de Naplouse et d'une mère américaine, Mai Masri étudie le cinéma à l'Université de San Francisco. En 1981, elle retrouve le Liban, pays de son enfance, pour se consacrer à la réalisation de documentaires.

Ses films, dont plusieurs sont co-réalisés avec son mari, Jean Chamoun, sont fortement imprégnés de l'exil et de son vécu durant la guerre civile libanaise. Les films de Mai Masri et Jean Chamoun ont obtenu plus de 60 prix internationaux. En 2011, le couple remporte à Cannes le prix MIPDoc Trailblazer qui couronne leur œuvre.

En donnant surtout la parole aux femmes et aux enfants, ses documentaires dressent des portraits et des témoignages poignants sur la vie dans les camps de réfugiés palestiniens et pendant la guerre civile, dont *Les enfants de Chatila* (1998), *Rêves d'exil* (2001) et *Beyrouth - génération de guerre* (1989).

Le dernier film de Mai Masri, *3000 Nuits* (2015) est inspiré par l'histoire vraie d'enfants nés en prison et de jeunes filles qui deviennent adultes derrière les barreaux.



3000 nuits **٣٠٠٠ ليلة**

Loyal, une jeune enseignante palestinienne, se fait arrêter et incarcérer dans une prison israélienne hautement sécurisée où elle donne naissance à un garçon. Luttant pour survivre et élever son nouveau-né derrière les barreaux, elle est tiraillée entre son instinct de mère et les décisions difficiles qu'elle doit prendre. Elle trouve dans sa relation avec les autres prisonnières, palestiniennes et israéliennes, l'espace et le temps nécessaires pour réfléchir, s'assumer et devenir une jeune femme.

Suivi d'un débat sur les « Prisonnières palestiniennes en Israël »

Depuis 1967, plus de 750'000 Palestiniens des Territoires occupés ont été incarcérés dans les prisons israéliennes, soit 30% de la population. Au moment de la 1^{ère} Intifada, les femmes étaient 125. En août 2016, elles étaient 56 parmi 7'000 prisonniers. (source: Badil-Adameer)

Avec Marion Schick d'Amnesty International et Soha Bechara, ancienne détenue dans la prison de Khiam au Liban-Sud.

Modération: Riccardo Bocco, professeur à l'IHEID.

2015, Long-métrage, Fiction, 103 min

—

Réalisation

Mai Masri

Scénario

Mai Masri

Interprétation

Maisa Abd Elhadi, Nadira

Omran, Rakeen Saad

Production

Les Films d'Ici,

Nour & Orjouane

Productions Palestine,

France, Jordanie, Liban,

Qatar, EAU

—

Prix TaoEduyouth au Festival de Taormina, Italie (2016)

Prix du Jury de la Jeunesse

Prix du Jury des Femmes

au Festival Paysages de Cinéastes (2016)

Prix du jury des jeunes au FIFDH (2016)

L'appel des PalestinienNEs au boycott : quelle(s) réponse(s) donnent les cinéastes ?

« Chers-chères cinéastes et artistes,

Au cours des dernières semaines, nous avons été témoins de l'escalade de l'agression israélienne dans sa guerre ouverte contre la Palestine et le Liban. (...)

Nous, les cinéastes et artistes palestinienNEs sous-signéEs, appelons tous les artistes et cinéastes de conscience dans le monde à annuler tous les événements culturels prévus en Israël et à dénoncer les crimes de guerre et les atrocités actuelles des Israéliens, comme lors du boycott des institutions artistiques sud-africaines pendant l'apartheid.

Nous invitons la communauté internationale à nous rejoindre dans le boycott des festivals de films israéliens et autres manifestations culturelles soutenues par le gouvernement, et à mettre fin à toute coopération avec les institutions culturelles financées par le gouvernement israélien, qui jusqu'ici ont refusé de se positionner contre l'occupation, cause de ce conflit colonial. (...)

Nous vous invitons à faire entendre vos voix en réclamant la fin de ce massacre et de cette oppression qui a duré trop longtemps. »

Extrait de l'appel palestinien au boycott
culturel et académique d'Israël, août 2006

124 cinéastes et artistes palestinienNEs ont signé cet appel en août 2006, soutenus par 300 artistes du monde entier. Depuis, la liste s'est allongée et de nombreuses manifestations culturelles soutenues par l'Etat d'Israël ont été boycottées ou publiquement critiquées.

Di 27 novembre à 17h30

Avec Mohammed Bakri, Ula Tabari, Alaa Ashkar, Nizar Hassan, Areej Abu Eid, Mahmoud Abu Ghalwa, Mohammed Almughanni, Amer Nasser, Raff Fluri

En Suisse, à l'occasion du *Festival Culturescapes Israël* en 2011 et du *Festival de Locarno* 2015, avec sa Carte Blanche dédiée à Israël, un grand nombre de personnes actives dans le domaine culturel et intellectuel ont soutenu le boycott.

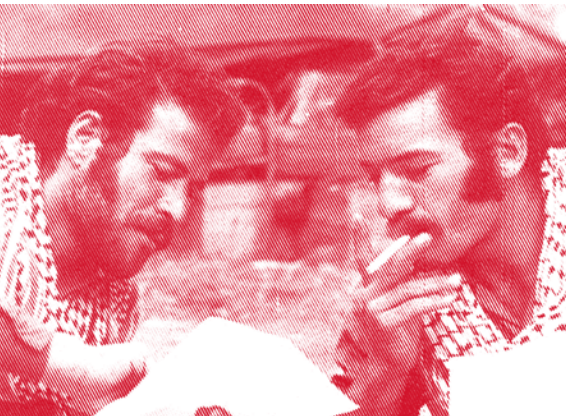
Des cinéastes palestinienNEs d'Israël, comme Ula Tabari, Nizar Hassan, Hany Abu Assad, Michel Khleifi, ... ont signé l'appel au boycott.

Depuis 5 ans, en Israël, participer à toute forme de boycott est passible de lourdes peines financières. En 2014, la réalisatrice palestinienne Suha Arraf avait suscité la fureur du gouvernement en désignant son film *Villa Touma* comme film palestinien alors qu'il avait été financé par des fonds israéliens. Depuis, une loi contraint tout artiste qui a reçu des fonds publics à annoncer son œuvre comme israélienne.

Pour la Table ronde de cette 5^{ème} édition, PFC'E a souhaité discuter avec ses invitéEs palestinienNEs et suisse des réponses qu'ils-elles ont voulu donner à l'appel qui leur était adressé en 2006.

- La réponse est-elle différente selon que l'on vive et travaille en Cisjordanie, sous blocus à Gaza, en Israël ou en Suisse ?
- Quel(s) choix ont les cinéastes palestiniens pour financer leurs films ?
- Le boycott pose-t-il des problèmes particuliers aux « Palestiniens de 48 » ?
- Quelle réponse donner à ceux qui émettent des doutes sur l'effet du boycott parce qu'il inflige surtout des souffrances aux Palestiniens ?

L'appel palestinien au boycott culturel de l'Etat d'Israël a suscité de nombreuses réponses, positives et négatives. PFC'E se réjouit d'en discuter avec ses invitéEs et son public.



DÉBAT

Les cinéastes palestinienNEs d'Israël : Quels films ? Pour qui ?

Le cinéma palestinien des années 1960 était étroitement lié aux organisations de l'OLP. Ce n'est que vers 1980 qu'il s'affranchit des mouvements politiques et affirme son indépendance. Les « nouveaux » cinéastes, pour la plupart des PalestinienNEs citoyenNEs d'Israël, acquièrent une renommée internationale. Parmi eux, Michel Khleifi, Mohammed Bakri, Nizar Hassan, Elia Suleiman, Hany Abu Assad... pour n'en nommer que quelques uns. Souvent à la fois acteurs et réalisateurs, ces personnalités ont contribué à offrir une nouvelle approche aux différentes réalités du conflit israélo-palestinien.

Comment les différentEs cinéastes palestinienNEs citoyenNEs d'Israël se sont positionnéEs par rapport aux contextes successifs du conflit ? Quels sont les rêves de ces cinéastes ? Comment ces rêves peuvent-ils se transformer en œuvres cinématographiques ?

Animé par Riccardo Bocco, professeur à l'IHEID, avec Ula Tabari et Alaa Ashkar.

Bienvenue au café Les Volontaires !

rue de la Coulouvrenière 26

Le café Les Volontaires (anciennement La Barje), en face du cinéma Spoutnik, accueillera pendant ces 4 jours celles et ceux qui participeront à PFC'E. Venez discuter, partager avec les cinéastes palestinienNEs !

Exceptionnellement, Les Volontaires sera ouvert le samedi 26 novembre et le dimanche 27 novembre dès 10h30, pour le brunch proposé aux cinéphiles matinaux et continuera à accueillir les spectateurs jusqu'à minuit.

Exposition de photos

« Gaza, le gris devient bleu ! »

Motaz Alaaraj

24 novembre – 4 décembre

Photographe palestinien, Motaz Alaaraj (26 ans) vit dans le camp de réfugiés de Rafah dans la bande de Gaza. En 2010, il commence son travail de photographe. Dès 2014, il décide de développer une approche de Gaza différente de celle que nous présentent habituellement les médias : à travers son regard, nous découvrons la beauté de Gaza, au marché, à la mer, au passage des frontières. Même si ce travail est peu valorisé localement, Motaz Alaaraj continue sa recherche.

Deux expositions, organisées en France cette année, ont connu un vif succès et ont permis, selon les mots de Motaz Alaaraj, « de tisser des liens et réveiller au fond de moi, de nous, le sens de la beauté que nous avons perdu ».

Soirée musicale

Groupe YASSER ABDALLA

Samedi 23 novembre à 23h

Percussion : Yasser Abdalla

Chant et Riqq : Makram Kordi

Clavier et chant : Nasim

Buffet oriental

Tous les soirs avant le début des projections

Samedi et dimanche

brunch dès 10h30



ORGANISATION ET PROGRAMMATION

Mona Asal
Astrid Astolfi
Soha Bechara
Riccardo Bocco
Céline Brun Nassereddine
Raphael Checric
Catherine Corthay
Françoise Fort
Catherine Hess
Raffaele Morgantini
Carole Vann

COLLABORATION

Coord. programme/distribution Fayçal Hassaïri, Aurélie Dautre
Relations media Sandra Fontaine
Webmaster Onepixel Studio
Graphisme SO2 DESIGN
Sous-titrage Jean-Noël Henrioux / moviely
Stagiaire Marjorie Horta
Cinéma Spoutnik

REMERCIEMENTS

Aux traductrices pour le sous-titrage
Aux interprètes de la Table ronde et aux traducteurs/trices
des discussions
À l'équipe qui a assuré l'affichage et la distribution
des dépliantes et programme
Aux accompagnateurs-trices de nos invitéEs
À l'équipe qui assure le buffet oriental au café
Les Volontaires
À Alexia et à l'équipe du café Les Volontaires
Au théâtre de l'Usine qui nous prête sa salle de répétition

et à toutes celles et tous ceux qui ont soutenu la réalisation
de PALESTINE: FILMER C'EST EXISTER.

SOUTENEZ PFC'E ET LA DIFFUSION DU CINÉMA PALESTINIEN!

Palestine: filmer c'est exister (PFC'E) est une association fondée
en 2014. En devenant membre de l'association vous soutenez
les Rencontres cinématographiques qui se tiennent chaque
année et contribuez à la diffusion du cinéma palestinien.
En tant que membre, vous bénéficiez d'informations exclusives
et recevez chaque année une entrée gratuite pour une projection.

Cotisation annuelle: CHF 30.-
IBAN: CH97 0900 0000 1495 2137 8

COMITÉ DE L'ASSOCIATION PFC'E

Soha Bechara, Mona Asal, Françoise Fort,
Céline Brun Nassereddine, Catherine Hess,
Tobia Schnebli, Catherine Corthay,
Riccardo Bocco, Astrid Astolfi, Denise Fischer,
Raphaël Checric, Raffaele Morgantini

CONTACT

info@palestine-fce.ch
www.palestine-fce.ch

SUBVENTIONNÉE
PAR LA
VILLE DE GENÈVE

Fonds Culturel Sud
سوق الثقافة



Mission permanente
d'observation de la
Palestine auprès
de l'ONU



Ville de Lancy
L'ambition de la culture de Genève

Avec le soutien de



onapixel
STUDIO



Femmes en Noir Genève



SO2 DESIGN

moviely

LE COURRIER

« Le cinéma est le langage des gens, trop rare à Gaza. Nous ne vivons pas seulement une lutte politique et existentielle avec Israël, nous vivons aussi des conflits intérieurs et psychologiques. Ces conflits sont propres à tous les comportements humains. Alors je crois que nous avons besoin de faire des films sur les pensées et préoccupations des gens. »

Mahmoud Abu Ghalwa

pa -
les
tine

palestine-fce.ch